

Les Beach Boys au début des années 70.
PHOTO ICONIC ARTISTS
GROUP, BROTHER RECORDS



En 1970, les Beach Boys envisagent de baptiser leur seizième album *The Fading Rock Group Revival*, soit «la renaissance du groupe de rock en déclin». Il faut dire que la descente des années 60 a fini par ressembler pour eux à celle d'un mauvais acide, cumulant les déboires psychiatriques de Brian Wilson, une sale accointance de son jeune frère Dennis avec Charles Manson qui, après le massacre de Cielo Drive, vient maculer la réputation de tout le clan, sans parler des ventes de disques en capilotade et d'une menace de banqueroute de l'empire familial qui poussera leur père Murry Wilson à brader leur catalogue d'édition, Sea of Tunes, pour la minable somme de 700 000 dollars.

Le dernier album de la décennie, *20/20*, majoritairement rapiécé avec des chutes de studio précédentes – notamment celles de *Smile* – et qui contient un titre coécrit par Dennis avec Manson (*Cease to Exist*, camouflé sous le nom *Never Learn Not to Love*), a fini par user la patience de leur label Capitol, pour qui une renaissance commerciale et artistique des ex-enfants rois de la surf music est aussi probable qu'une tempête de neige sur Beverly Hills. Après avoir failli atterrir chez Deutsche Grammophon, ce qui eut été assez baroque, le groupe embarque finalement avec Reprise, y niche son propre label Brothers Records, et ouvre une nouvelle parenthèse enchantée de deux années, dont un fastueux coffret de cinq CD, baptisé *Feel Flows* (décliné en double pour les moins fortunés) vient cinquante ans après détailler en long et en large (135 titres, dont 108 inédits!) la magnificence.

Harmonie retrouvée. Longtemps considérée, y compris par les amateurs du groupe, comme un angle mort – quand le rétroviseur s'évertuait à célébrer la période 66-67 et son carrefour prodigieux *Pet Sounds/Good Vibrations*, puis le crash de *Smile* – cette période est d'autant plus resplendissante lorsqu'on en découvre tout l'inventaire. D'innombrables versions de travail, des démos, des extraits live, jusqu'à certaines prises qui mettent uniquement les voix en vedettes (toute autre chorale, passée, présente ou future, peut en comparaison aller se rhabiller), aux milieux desquels scintillent de véritables inédits, comme l'instrumental avec choeurs et quasi ambiant *Hawaiian Dream*, signé Dennis Wilson, ou la première version immaculée de *Big Sur*, un titre de Mike Love qui réapparaîtra en beaucoup plus terne sur *Holland* en 1972.

The Beach Boys, démos et merveilles

Après une fin des sixties chaotique, le groupe retrouve le studio et une période faste avec «Sunflower» et «Surf's Up». Cinquante ans plus tard, un extraordinaire coffret réunit moult versions de travail et titres inédits tirés de ces sessions d'enregistrements.

À l'entame des seventies, Brian Wilson est encore en convalescence, à peine sorti de l'hôpital psychiatrique et incapable d'écrire et de diriger comme autrefois la totalité d'un album. Dans sa maison de Bellagio Road, à Bel Air, le studio d'enregistrement dernier cri qu'il s'est fait construire est attenant à sa chambre à coucher, et malgré l'état semi-co-

mateux dans lequel il végète souvent, il n'a pas long à faire pour capturer les éclairs de génie qui traversent encore son cerveau chahuté. Pour une fois, tous les autres membres du groupe vont aussi prendre leur part de la besogne, certains apportant le meilleur d'eux-mêmes pour sauver le navire et venir en aide au capitaine. Le gisement créatif qui

donnera naissance à *Sunflower* (tel qu'est plus sagement nommé au final l'album de 1970) et *Surf's Up* (1971) est notamment dû à cette harmonie retrouvée, pas uniquement derrière un micro, après plusieurs années d'efflochement, ce que résume assez bien le merveilleux *Add Some Music to Your Day*; sur lequel la tribu vocalise comme jamais.

Au bord du précipice, les Beach Boys ont découvert une nouvelle terre promise, et même si ce décor paradisiaque est un mirage (les ventes des deux albums seront décevantes), il offre un supplément d'illusion que leur royaume n'est pas encore tout à fait anéanti. Certaines des plus belles cathédrales jamais bâties par Brian Wilson y figurent (*This Whole World*, le sublime *Surf's Up* exhumé lui aussi de *Smile*) et c'est une bénédiction de pouvoir en admirer toute la construction, comme il est d'autant plus poignant de voir surgir au ralenti son précis ultime du désenchantement qu'est *Thi I Die*, plus belle chanson déprimante du monde. Dennis Wilson, particulièrement productif durant ces années, signe aussi un *Forever* beau à pleurer, mais il y a également beaucoup de joie, d'allégresse, d'apaisement, de simplicité et de fraternité dans ces sessions, qui bénéficient en outre des contributions de plusieurs dizaines de musiciens et arrangeurs extérieurs. Parmi ceux-là, le Français Michel Colombier, tout juste débarqué à Hollywood, qui signe notamment les cordes en majesté de *Tears in the Morning* et *Our Sweet Love*, ici particulièrement mises en valeur par les versions instrumentales.

Roi nu. Dans cette chaude ambiance de retrouvailles et d'accollades (on entend même la famille chanter un *happy birthday* à Brian, suivi d'une courte version cabaret de *God Only Knows*), il plane toutefois l'ombre d'un fantôme, celui de toute une époque de stimulations réciproques entre les Beatles et les Beach Boys, qui ont tourné à la névrose obsessionnelle pour le leader des Californiens. En 1970, les Beatles viennent de se séparer, mais quelques mois plus tôt Brian Wilson s'acharnait encore à reprendre en secret *You Never Give Me Your Money* (morceau de McCartney sur *Abbey Road*) comme s'il n'en avait jamais fini de se mesurer à ces rivaux dans cette course à l'Everest pop. Les Beach Boys deviendront peu à peu l'emblème désuet d'un *american way of life* réac, prospérant sur la nostalgie, et Brian Wilson sera ce roi nu, tragique, mis à l'écart ou exhibé comme un pantin. Même si on connaît ses revanches tardives et l'aura qui est la sienne désormais, se replonger dans ce qui fut l'aube de sa chute a quelque chose d'encore plus bouleversant que les chansons elles-mêmes.

CHRISTOPHE CONTE

THE BEACH BOYS FEEL FLOWS: THE SUNFLOWER & SURF'S UP SESSIONS 1969-1971 (Capitol/Universal).